

Les riches, les pauvres et l'argent...

ENTRETIEN AVEC MONIQUE PINÇON-CHARLOT ET MARIANNE ZUZULA

D'entrée de jeu, les sociologues Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon déplacent le tabou de l'argent : on peut parler d'argent et on en parle, mais c'est l'injustice de sa provenance et de sa répartition qu'il faut absolument masquer. Engagés dans la transmission de leur travail patient et tenace sur le monde des riches comme on s'engage sur le sentier de la guerre, ils se sont pliés à l'exercice difficile de l'écriture d'un savoir complexe pour le public des plus jeunes. Rencontre avec Monique Pinçon-Charlot et son éditrice Marianne Zuzula (*La Ville brûle*).



Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot sur YouTube dans l'émission Politis.





↑ Marion Montaigne, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot : *Riches. Pourquoi pas toi ?* Dargaud.

Monique Pinçon-Charlot

Sociologue très marquée par le travail de Pierre Bourdieu, Monique Pinçon-Charlot est indissociable de son mari, Michel Pinçon, avec qui elle a partagé toute sa carrière de sociologue spécialisée dans l'étude des très riches. Depuis leur retraite du CNRS, en 2007, ils ont inscrit la transmission tout en haut de leurs priorités et donnent à ce mot un sens militant et engagé.

Retrouvez leur actualité sur le site : sociocites.com



Marianne Zuzula

Créatrice avec Raphaël Thomas des éditions de La Ville brûle (citation d'Électre où point un sentiment d'urgence) en 2009, Marianne Zuzula s'est formée à l'édition en travaillant pour l'édition scolaire et parascolaire. Militante communiste, elle inscrit sa ligne éditoriale dans la culture de l'éducation populaire en direction du public adulte autant que du public jeunesse.



En tant que sociologue, quel regard posez-vous sur le tabou de l'argent aujourd'hui ?

Monique Pinçon-Charlot : Je n'ai pas le sentiment que ce soit un tabou aujourd'hui. Je vous réponds en tant que sociologue spécialiste des grandes familles fortunées et, en creux, je peux aussi parler des familles des classes moyennes et populaires. Si on commence par les jeunes de ces dynasties de la grande bourgeoisie, on peut dire que le rapport à l'argent a changé d'une façon absolument spectaculaire entre 1986, lorsque nous avons commencé nos premières enquêtes dans les beaux quartiers, et aujourd'hui. En 1986 on était encore dans une période où on ne parlait pas d'argent, où on prônait le « pour vivre heureux vivons cachés ». C'est en tout cas ce qui était mis en scène par les personnes que nous interrogeons. Aujourd'hui, l'argent est totalement assumé dans un cynisme étonnant. Le tabou n'en est plus un, sauf dans certaines familles très engagées dans la foi catholique. La grande bourgeoisie a connu un basculement très important du rapport à l'argent aussi bien chez les adultes que chez les jeunes.

Comment l'expliquez-vous ?

M.P.-C. : Par l'évolution du système capitaliste qui est passé d'une phase industrielle et paternaliste à une phase de financiarisation et de marchandisation de tous les moyens de production et de communication. Ce basculement s'est fait de façon vraiment rapide – pour beaucoup à l'époque de François Mitterrand, grand acteur de cette dérégulation. Le recul de ce tabou apparaît assez clairement dans le récent film documentaire de Julie Gavras, *Les Bonnes conditions*¹, qui suit des jeunes gens de ce monde pendant plusieurs années. Ils ont conscience d'avoir de l'argent et craignent de faire des choix qui pourraient remettre cette aisance en danger.

Si ce tabou a disparu dans les couches supérieures de la société française, qu'en est-il dans les autres niveaux de la société ?

M.P.-C. : Dans les classes moyennes et les classes populaires, l'argent n'a jamais vraiment été un tabou. Il en fallait, on en manquait, alors, forcément, on en parlait...

On n'a pas les moyens d'en faire un tabou...

M.P.-C. : C'est très juste. Dans tous les milieux modestes dans lesquels nous avons enquêté, jusque dans le monde ouvrier des Ardennes, on parle d'argent.

Marianne Zuzula : Il me semble que le tabou, dans la littérature jeunesse comme dans la société, c'est moins l'argent lui-même que l'origine de l'argent. C'est cela dont on ne parle pas et qui n'est jamais dit dans les livres jeunesse. Et on n'y parle pas non plus de l'origine de la pauvreté.

M.P.-C. : Pour rebondir sur les propos de Marianne, c'est le fait d'être propriétaire qui apporte de l'argent aux gens des beaux quartiers, et aujourd'hui on peut être propriétaire de tout ou presque à mesure que les services publics reculent. Vous naissez à Neuilly ou à Bobigny, franchement vous n'y êtes pour rien. Mais l'un aura sa cuillère d'argent (ou d'or...) et l'autre, les autres, auront à parcourir un chemin plein d'épines qui vont hérisser leur corps. C'est cet arbitraire-là, qui est le centre du travail de Pierre Bourdieu², qu'il faut masquer tout le temps et à tout prix. Si la masse des gens prenait conscience de ça, que ces héritiers ne méritent rien, ce serait terrible. Cela semble une évidence mais les gens ne le savent plus tant la pensée dominante la masque bien.

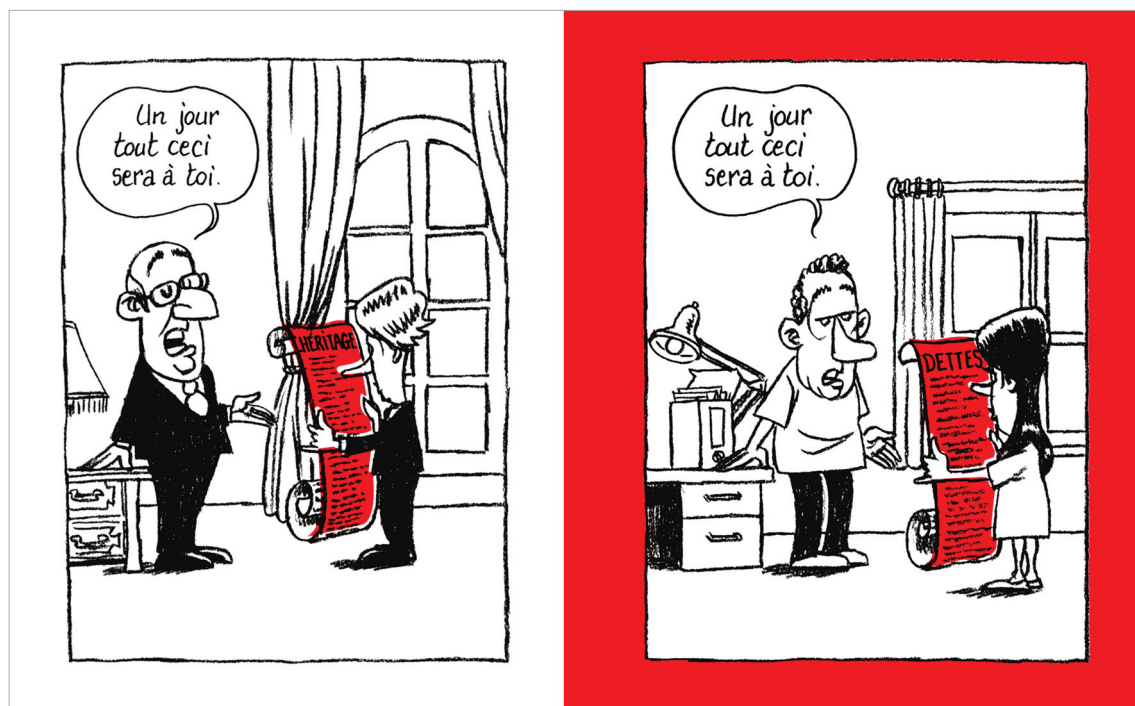
Dans la transformation du tabou de l'argent, il faut aussi comprendre que l'argent a complètement muté. De moyen d'échange entre les êtres humains qui devait leur permettre de mieux vivre ensemble, l'argent s'est transformé en arme. En 1945, les accords de Bretton Woods ont permis aux Américains, qui se posaient en grands vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, d'imposer que seul le dollar soit convertible sur les réserves d'or. Le dollar est devenu la monnaie universelle. Le 15 août 1971, dans la torpeur de l'été, Richard Nixon a désindexé le dollar des réserves d'or et il a lancé une véritable planche à billets. C'est là que tout a muté. Toutes les bulles de spéculations financières successives ne correspondent plus du tout au monde de l'économie réelle. Quand il y a une crise et que les riches essayent de récupérer sur l'économie réelle ce qu'ils ne peuvent plus gagner en économie virtuelle, ça explose, parce que ce n'est plus possible. Non, c'est sûr, on ne peut plus dire que l'argent est un tabou : il s'est placé au cœur des motivations et des conversations.

M.Z. : Y compris celles des enfants, qui parlent énormément d'argent. « Combien ça coûte, est-ce que c'est cher, combien tu gagnes, est-ce que tu es riche... ? » Ce sont des questions qui se posent tout le temps. Ils savent parfaitement combien coûte telle paire de basket qu'il faut absolument avoir. Et plus l'argent se fait rare, plus il devient un sujet de préoccupation.

Dans vos recherches, qui s'inscrivent dans le sillage de Pierre Bourdieu, les facteurs génétiques de la richesse tiennent une grande place ; l'éducation et la culture ne viennent-elles pas jouer le rôle de perturbateurs génétiques justement, pour rebattre les cartes ? C'est en tout cas le mythe républicain de l'éducation et l'idéal de la plupart des acteurs de la culture.

M.P.-C. : Ça peut bousculer l'univers des possibles, ce que Bourdieu appelait l'avenir collectif objectif. Heureusement. Mais cela reste marginal quand, majoritairement, l'éducation et la culture sont résolument plus favorables aux déjà favorisés. Le capital culturel va avec le capital économique, le capital social et le capital symbolique. C'est cette dynamique qui fait la domination, le pouvoir, et la reproduction du pouvoir. Dans les classes moyennes on bénéficie aussi d'une partie de ces capitaux mais ils donnent moins de pouvoir. Dans les classes populaires on a également une forme de richesse sociale et symbolique, mais c'est une richesse « handicapante », dans le sens où elle vous installe et vous renforce dans votre classe et ne vous donne pas accès à l'ascenseur social. Cela se voit bien dans *Les Millionnaires de la chance*, que nous avons publié en 2010 sur les gagnants du Loto. On a isolé la variable argent de tous les autres déterminismes sociaux. Dans une société où tout est basé sur l'argent, quand on est pauvre et que soudain on gagne de l'argent, on est quand même bien embêté. Avoir de l'argent ne suffit pas pour accéder au statut de bourgeois. D'où cet apprentissage collectif mis en place par la Française des jeux pour ses gagnants. C'est à partir de ce travail que Marion Montaigne a construit sa bande dessinée *Riche, pourquoi pas toi ?*³

M.Z. : Pendant toute la seconde partie du xx^e siècle, l'ascension sociale des individus était le résultat d'un travail collectif porté par des classes



➤
Monique Pinçon-Charlot & Michel Pinçon, ill. Étienne Lécroart:
Pourquoi les riches sont-ils de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres? La Ville brûle.

↓
Marion Montaigne, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot: *Riches. Pourquoi pas toi? Dargaud.*



moyennes qui prenaient en main la culture, l'éducation, la santé...

M.P.-C. : À l'inverse aujourd'hui, on a la fondation « Culture et diversité » de Marc Ladreit de Lacharrière, une des plus grandes fortunes de France, qui va choisir tel ou tel pour l'extraire de son destin de classe pour en faire un petit Marc Ladreit de Lacharrière. C'est le retour de la charité, même si on lui donne un autre nom. En tout cas on est bien loin du projet collectif hérité du programme du Conseil national de la Résistance.

La charité est une valeur largement préemptée par la religion et vous parliez de la religion comme un élément important dans le tabou de l'argent.

M.P.-C. : Dans les milieux dominants, la religion servait à « cacher les langes sales du bébé » comme disait Balzac, grâce à la bonté, la charité, la philanthropie, les bonnes œuvres... Mais aujourd'hui, la nouvelle religion est celle du marché et de sa fameuse « main invisible ». Ils sont passés d'un conte immature (Marie et son immaculée conception, c'est quand même fort!) à un autre avec cette « main invisible ». La religion est devenue une variable très secondaire y compris dans les milieux dominants. C'est un des grands changements intervenus durant cette période de 30 ans que nous avons étudiée. La différence hommes/femmes aussi est une variable secondaire. C'est la défense des intérêts de la classe qui prime. Le philosophe Georg Simmel dit que l'argent a gagné dans sa rivalité avec les religions pour atteindre l'universel.

On n'a pourtant pas toujours le sentiment que la religion recule tant que ça...

M.P.-C. : La religion assoit son pouvoir là où il y a de la pauvreté, de la relégation, de la stigmatisation. On est face à un mécanisme classique : « pour retourner la stigmatisation qui me blesse, ma seule échappatoire est de la conforter, de l'aggraver ». Et cela permet d'exister d'une autre façon.

M.Z. : Quand nous avons commencé à travailler avec Monique et Michel, j'ai regardé ce qui avait été fait par les éditeurs jeunesse et je n'ai trouvé, autour de l'argent, que des questionnements moraux. Bien / pas bien, juste / injuste. Ce n'est pas ça la vraie question pourtant : ce qui importe, c'est de comprendre comment ça marche d'un point de

vue sociologique, économique et politique. C'est pour cela que le travail de sociologues de Monique et Michel est indispensable pour traiter de cette question en se défaisant de l'approche psychologisante qui est aujourd'hui la plus répandue.

M.P.-C. : En effet, c'est ça le gros piège, surtout pour les enfants. C'est ce que nous appelons la psychologisation du social. Quand on nous interviewe sur les médias grand public, c'est impossible d'y échapper : « Pourquoi n'aimez-vous pas les riches, qu'est-ce que vous avez contre eux ? » Or la question n'est pas de les aimer ou ne pas les aimer, c'est de montrer leur rôle, et la façon dont leurs actions conduisent la planète à sa destruction par intérêt à court terme.

Que des sociologues aussi importants que vous se préoccupent de l'accessibilité de leurs travaux auprès des jeunes est une bonne nouvelle – comme nous avons pu nous réjouir de cette même préoccupation chez vos jeunes collègues qui prennent la parole dans Sociorama⁴.

M.P.-C. : La sociologie, et surtout les jeunes sociologues, se met en posture de combat et c'est formidable. Dans notre cas, c'est avant tout la rencontre avec Marianne qui nous a permis de nous adresser aux jeunes et c'est aussi, très sincèrement, parce que l'on en rêvait ! La transmission la plus diverse et la plus efficace possible de notre travail, avec Michel, est un de nos objectifs prioritaires, en tir groupé si possible, et ce terme militaire nous convient bien. Le film documentaire⁵, les rencontres, la bande dessinée avec Marion Montaigne... tout est bon. On pilonne parce que c'est la guerre et que notre travail est apprécié. La jeunesse faisait partie de cette stratégie mais pour cela, il fallait que Marianne Zuzula existe, et qu'elle soit patiente ! *Pourquoi les riches...* n'a pas été facile à écrire...

Pas facile ?

M.P.-C. : Difficile même, parce que nous ne savions pas faire.

M.Z. : C'est vrai que Monique et Michel se sont lancés la fleur au fusil parce que ça correspondait exactement à ce qu'ils voulaient faire ! Et puis une ou deux semaines avant la date de remise du manuscrit (un impératif qu'ils prennent toujours très au sérieux, ce sont les auteurs les plus ponctuels du

EN PARALLÈLE, IL N'Y A JAMAIS EU AUTANT DE PAUVRES DE PLUS EN PLUS PAUVRES.

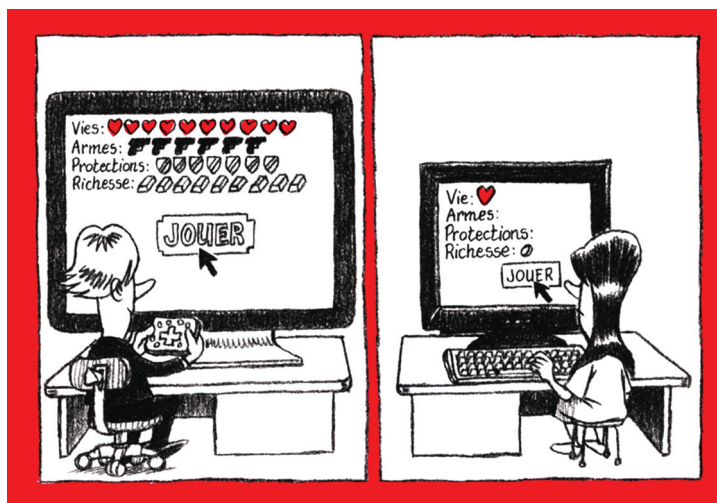


→

Marion Montaigne, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot: *Riche. Pourquoi pas toi?* Dargaud.

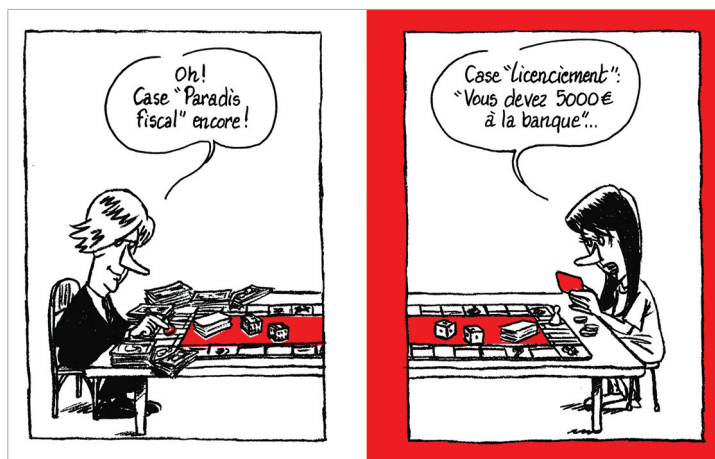
QUANT À LA RELIGION, ELLE A ÉTÉ REMPLACÉE PAR L'ARGENT QUI EST DEVENU UNE FIN EN SOI.





↑ ↓ →

Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, ill. Étienne Lécroart:
Pourquoi les riches sont-ils de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres? La Ville brûle.



monde!), Monique m'a appelée, très embarrassée, pour me demander un peu plus de temps. Pour des sociologues bourdieusiens rompus à l'exercice de la publication d'essais, s'adresser soudain à des lecteurs sans prérequis était tout sauf facile! Mais c'est vraiment avec vous deux et avec ce sujet-là que nous voulions ouvrir la collection. Je vous avais entendu dire en interview que, puisque vous étiez en retraite, votre objectif affirmé c'était désormais la transmission. C'est ce qui m'a donné le courage d'oser vous demander d'écrire pour nous.

Depuis 2006 et votre départ en retraite, vous donnez le sentiment de commencer une deuxième carrière...

M.P.-C.: La retraite a été pour nous un double déclic. Elle a été joyeuse, notamment parce qu'elle nous libérait de notre devoir de réserve lié au CNRS, et parce qu'elle nous offrait la possibilité de faire autre chose de notre savoir, y compris des trucs marrants comme des bandes dessinées, des promenades sociologiques... Et elle nous a permis d'intégrer le champ politique qui nous était interdit jusqu'alors, toujours à cause de ce devoir de réserve, très prégnant au CNRS. Nous y étions depuis 1976 mais ce n'est qu'en 1986 que nous avons annoncé officiellement que nous travaillerions désormais tous les deux ensemble et uniquement sur les gens de pouvoir et l'oligarchie. Le couperet est tombé tout de suite : pendant presque quatre ans nous sommes restés sans contrats de recherche qui seuls donnent de bons moyens de travail. Mais comme notre premier livre a eu du succès (*Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, coll. L'Épreuve des faits, 1989), trouver des financements a été plus facile ensuite. L'édition et notre notoriété médiatique nous ont permis de continuer à travailler. Nous sommes sortis de notre seul champ scientifique et c'est ça qui nous a garanti notre liberté de travail.

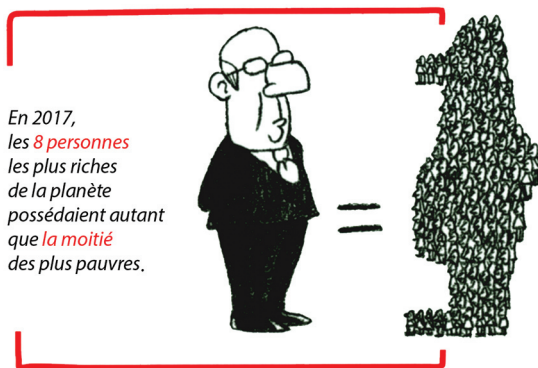
Y compris en vous mettant en scène.

M.P.-C.: Bien sûr, et c'était facile car nous sommes un couple et que nous sommes très différents l'un de l'autre. C'était drôle aussi. Et c'était notre façon de lutter contre le grand truc du CNRS : la neutralité axiologique. La sociologie est une science sociale qui doit être objective. Pour l'être, tout doit y être sourcé, exact (ce avec quoi nous sommes

bien sûr parfaitement d'accord), mais les interviewés doivent aussi être anonymisés, ce qui n'était pas possible pour nous. Depuis le début nous avons tenu à dire qui nous sommes, d'où nous parlons, comment nous travaillons et à quel résultat nous aboutissons. D'une certaine façon, nous permettons au lecteur de refaire tout le travail qui nous a menés à nos conclusions. Pourtant, pour notre premier livre, *Dans les beaux quartiers*, nous avions le trac et nous avions changé tous les patronymes de nos interviewés. À la publication du livre, nous avons été invités au Jockey Club (le grand cercle de l'aristocratie française) et on nous a dit que l'anonymat n'était pas nécessaire. « Nos patronymes, c'est notre patrimoine, et c'est une richesse symbolique à laquelle nous tenons. Si vous voulez continuer à travailler sur nous, et nous sommes d'accord pour vous aider, il faudra mettre nos vrais noms. C'est notre richesse et on y tient. »

C'est un paradoxe. Vous étrillez les riches avec leur aide et leur accord?

M.P.-C.: Parce que, au fond, jusqu'en 2010 et *Le Président des riches*, ils se sont dit, à juste titre (c'est ce qui est atroce), que notre travail les légitimait. Le sérieux de notre démarche, la qualité de la plume de Michel, qui est un vrai écrivain, moi qui ne recule devant rien (on me dit que je suis capable de faire parler un cadavre!)... Tout cela passait bien, on nous trouvait sympathiques et puis nous étions un couple, sorte de petite famille... Comme la famille est au cœur du dispositif de la reproduction des positions dominantes, on n'était pas trop en décalage avec eux : d'une certaine façon, ils n'avaient jamais été aussi bien compris! Ils ne connaissaient pas le système théorique de Bourdieu mais c'était exactement ça et ça leur allait bien. D'une certaine façon, ils se sont dit que nous allions les aider à améliorer le fonctionnement de leur classe sociale. En 1998, la refondation sociale du baron Ernest-Antoine Sellière, alors président du Medef, inverse la lutte des classes en déclarant que les riches sont les créateurs de la richesse et donc de l'emploi, quand les ouvriers sont des coûts et des charges (c'est ça que nous appelons l'inversion de la lutte des classes). Nous faisons l'hypothèse, Michel et moi, que, bien malgré nous, nous y avons contribué.



En 2017,
les 8 personnes
les plus riches
de la planète
possédaient autant
que la moitié
des plus pauvres.

↑
Monique Pinçon-Charlot et Michel
Pinçon, ill. Étienne Léchoart :
Pourquoi les riches sont-ils de plus en
plus riches et les pauvres de plus en
plus pauvres ? La Ville brûle.

C'est un aveu terrible...

M.P.-C. : C'est terrible, de même qu'il est terrible de penser que Mai 68 a permis de mettre en place le management néolibéral comme l'ont montré Luc Boltanski et Eve Chiapello dans *Le Nouvel esprit du capitalisme*. C'est-à-dire de faire passer la liberté négative et individualiste pour une liberté sociale de progrès collectivement partagée. Nous, nous avons grandi dans une liberté sociale de progrès collectivement partagé (ce que sont les trente glorieuses). Avec ce qui s'est passé en Mai 1968 et avec l'évolution du capitalisme, cette liberté collective s'est transformée en liberté individualiste. La force de cette oligarchie c'est qu'elle est ouverte à la critique, qu'elle l'apprécie même. Ils vivent au milieu de l'hagiographie alors ils aiment bien ce miroir différent que nous leur tendons.

D'où cette nécessité d'utiliser la somme de vos travaux dans un but de transmission et d'engagement ?

M.P.-C. : Nous appelons cela de la sociologie de combat mais nous faisons très attention à préserver l'objectivité de notre travail. Notre message est fort, sans doute, mais c'est le résultat d'un long travail sociologique, anthropologique, que l'on ne veut pas voir réduit au champ politique.

Il est assez récent que l'édition jeunesse se mêle de politique au sens où *La Ville brûle* le met en œuvre. Il est tentant de faire un parallèle avec le domaine de l'écologie, pour lequel l'édition jeunesse est somme toute très militante depuis plus de 25 ans (la politique éditoriale de Milan par exemple, ou la ligne rédactionnelle d'*Astrapi*, qui fête cette année ses 40 ans)... La nouvelle génération qui arrive au pouvoir a été bercée par ces livres et ces magazines. Pouvons-nous avoir le sentiment que cela change les choses ?

M.Z. : Si l'on regarde l'engagement de l'édition pour la jeunesse en faveur de l'environnement, on s'aperçoit qu'il est très séparé du politique. Tout le monde est pour la biodiversité, la protection des animaux, des forêts et des rivières, etc., mais le vrai cœur de cette question, qui pour moi est politique, n'est jamais traité. Ce qui nuit à la nature, c'est la société de consommation et le capitalisme, la croissance. C'est comme pour l'argent, on parle des conséquences plus que des sources du problème. Je n'ai pas trouvé de livres jeunesse qui le font. Nos livres, qui sont résolument à gauche et le clament haut et fort, suscitent en effet des interrogations. Les gens ont peur que l'on « conditionne » les enfants. Alors qu'il nous semble au contraire que les jeunes lecteurs ont justement besoin de se confronter à des opinions fortes pour se forger leur propre point de vue. Dans le 20^e arrondissement de Paris, nous avons mené une rencontre avec Monique et Michel et des jeunes collégiens. C'était passionnant de les voir parfois être en désaccord avec les propos de Monique et Michel, et oser le leur dire. Mais c'est parce qu'il y avait un discours fort d'un côté que l'autre côté pouvait s'y heurter, et donc se construire. Pour en revenir à la question de l'écologie, c'est vrai que les jeunes adultes d'aujourd'hui, qui ont pourtant grandi avec des journaux et des livres très environnementalistes, ne donnent pas à voir que ça les a changés, hélas. Sans doute parce que ce n'était pas assez politisé. Ce que l'on appelle « les petits gestes », certes importants quand on parle d'écologie, ne sont rien à côté des grandes sources de ce problème, et là, c'est une question de politique.

M.P.-C. : Peut-être même que ça contribue à masquer les choses. Le tri par exemple, est-ce vraiment ça le problème ? Si l'on n'a pas de vue d'ensemble,

on se focalise sur ça pendant qu'en toute impunité les pires décisions sont prises sur le gaz de schiste et autres désastres.

M.Z. : Les ados (et les adultes) nous disent souvent que *Pourquoi les riches...*, qui leur explique comment marche la société, a changé leur vie. Je me souviens, Monique, qu'une fois une jeune collégienne vous a demandé « Mais maintenant que j'ai compris, qu'est-ce que je peux faire ? ». Et tu lui as répondu que le seul fait d'avoir compris, c'était une arme puissante.

M.P.-C. : Savoir que ce n'est pas naturel, que c'est une construction, permet en effet de se battre contre. Ce savoir est une arme car il fait prendre conscience que ce qui est construit peut être déconstruit.

Pourquoi les riches sont-ils de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres ? a paru en septembre 2014 et vous préparez sa remise à jour. En quoi était-ce nécessaire ?

M.Z. : En quatre ans, tous les chiffres qui figurent dans la première édition ont changé dans des proportions inimaginables (cette remise à jour me met d'ailleurs sacrément en colère). À un point tel que Monique et Michel ont dû écrire un nouveau chapitre pour en tirer les conclusions et donner des pistes de réflexion sur cet accroissement des richesses et sur la vitesse folle à laquelle cela se passe. En quatre ans, l'explosion de la richesse est phénoménale. Mais tous les mécanismes, et le propos de fond, eux, sont toujours valides, hélas...

Vous avez beaucoup accompagné ce livre, que retirez-vous de toutes ces rencontres avec vos lecteurs ?

M.P.-C. : J'en retire une grande énergie. C'est une source de reconnaissance qui nous pousse à continuer, même si c'est épuisant. Sentir que ce petit livre bouleverse ceux qui le lisent c'est une expérience que nous vivons tous les deux et qui nous bouleverse en retour. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet le 7 juin 2018.

1. *Les Bonnes conditions*, Julie Gavras, Arte, 17 mai 2018.
2. Pierre Bourdieu (1930-2002) est un sociologue français majeur. Il a placé la question du pouvoir et de sa reproduction (et donc de la liberté de l'individu) au centre de son travail. Lire par exemple *Question de sociologie* (éditions de Minuit) et écouter la séquence de ses cinq entretiens avec Roger Chartier sur France Culture (À voix nue, 1988).
3. Dargaud, 2013. Avec Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon dans leurs propres rôles !
4. Collection Sociorama (Casterman), dirigée par Yasmine Bouagga et Lisa Mandel, voir leur interview dans notre numéro 292.
5. *Silence dans la vallée*, de Marcel Trillat (France 2, 2007) ; *Voyage dans les ghettos du gotha*, de Jean-Christophe Rosé (France 3, 2008) ; *Au bonheur des riches*, d'Antoine Roux (France 2, 2013).

→

Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, ill. Étienne Lécroart : *Pourquoi les riches sont-ils de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres ?* La Ville brûle.

